NIFFARI, *Le Livre des Stations*, traduit de l'arabe et présenté par Maati KÂBBAL, suivi de *Vers une étrangeté familière* (postface) par ADONIS. Éd. de l'Éclat, Sommières, 1989. 12,50 × 19 cm, XI + 179 p.

L'œuvre de Muḥammad b. ʿAbd al-Ǧabbār al-Niffarī avait été passablement négligée, voire oubliée par les grands biobliographes du soufisme classique. À Arthur J. Arberry revient le mérite d'avoir édité pour une première fois les textes principaux de cette étonnante figure de la mystique du Xe siècle en les accompagnant de substantielles annotations et d'une traduction anglaise (*The Mawāqif and Muḫāṭabāt*, Londres, 1935). La publication de nouveaux fragments par le même Arberry (« More Niffari », *B.S.O.A.S.*, 1953) puis par Paul Nwyia (*Trois œuvres inédites de mystiques musulmans*, Beyrouth, 1973), la réédition du travail d'Arberry avec commentaires par ʿAbd al-Qādir Maḥmūd au Caire en 1985, ainsi que les articles qu'écrivit Adonis à leur sujet, contribuèrent à mieux faire connaître ces textes étranges et saisissants, où Dieu lui-même s'adresse au soufi en de brèves et fulgurantes adresses et inspirations. Maati Kâbbal a eu l'audace et le courage d'entreprendre la traduction de ce discours de l'indicible — en l'occurrence celui du seul recueil des *Mawāqif*, dont seuls quelques très brefs fragments avaient été traduits à ce jour (par M. Odeïma, aux éditions Arfuyen, 1982) — y incorporant un travail minutieux et soigné d'expression littéraire, visant à restituer autant la vibration propre à la proposition arabe que le message même dont elle est porteuse. Sur plusieurs points toutefois, cette version nouvelle nous a laissé un peu perplexe, voire sceptique.

Une première remarque que nous devons faire concerne la présentation, beaucoup trop brève (7 pages) à notre sens, du texte des *Mawāqif*. S'agissant d'un texte très ardu, en rupture avec le discours usuel des soufis, lequel demande en lui-même un véritable apprentissage avant de pouvoir être compris, il nous semblait indispensable de proposer au lecteur français une introduction, même concise et simplifiée, sur l'esprit et la portée de l'expérience soufie et sur le style et le lexique propre à Niffarī. Cette lacune est d'autant plus regrettable que l'absence totale de notes dans le corps même de la traduction laisse ce lecteur sans repères ni clés d'interprétation. Il est franchement illusoire de mettre un public français non préparé face à un tel texte; ce contact direct, immédiat, peut être envisagé pour une œuvre poétique occidentale contemporaine. Mais, malgré les suggestions d'Adonis dans la postface, on peut rester sceptique quant à l'efficacité d'une telle lecture pour un auteur comme Niffarī. Or, point n'était besoin d'effectuer un travail compliqué d'élucidation et d'exégèse : les notes et commentaires d'Arberry à sa traduction anglaise (qui incorporent l'essentiel des gloses de Tilimsānī, XIIIe siècle) tout comme les pénétrantes analyses de P. Nwyia dans *Exégèse coranique et langage mystique* fournissent déjà une base très riche pour une présentation claire des *Mawāqif*.

Ajoutons par ailleurs que cette même présentation contient des affirmations pour le moins douteuses. Donner les soufis pour de perpétuels opposants, en rupture avec le milieu religieux et social de leur époque (« L'histoire de la mystique arabo-islamique ne s'appréhende donc que par rapport à cette tension qui finit dans l'affrontement, dans le rejet... », p. v) est tout à fait contestable, même s'agissant de l'époque qui connut le procès de Ḥallāǧ. Les soufis ne se voulaient aucunement être des opposants à l'Islam ambiant, et l'agressivité à leur égard a été somme toute assez ponctuelle.

BCAI 9 (1992) Niffari: Le Livre des Stations, trad. M. Kâbbal, suivi de vers une étrangeté familière (postface) par Adonis, recensé par P. Lory
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Par voie de conséquence, la traduction elle-même des *Mawāqif* pâtit donc de cette absence de notes. Traduire *in aslamta alḥadta* par « si tu te soumets, tu deviens un impie » est certes légitime, mais mériterait une petite phrase de précision, surtout quand un peu plus loin (p. 156) le terme *islām* est rendu par « Islam ». Ailleurs (p. 136), la traduction de *ǧīm ǧanna ǧīm ǧaḥīm*, privée d'explication, devient totalement incompréhensible (« Il y a un P dans Paradis et un E dans Enfer »). Et que peut comprendre un lecteur français à l'expression « adoration faciale » (p. 151 s.) si elle ne lui est pas commentée? Mais surtout, c'est l'absence d'explications sur les notions-clés de l'expérience niffarienne qui risque de plonger le lecteur dans une constante perplexité : les termes de *waqfa, maʿrifa, siwā, ḥarf*, reviennent à chaque page, et il n'est pas sûr que la lecture suivie du texte en éclaire progressivement les sens. Par ailleurs, le parti pris du traducteur de garder pour plusieurs termes un seul et unique équivalent tout au long de l'ouvrage (*waṣf* = qualification, *ṣifa* = qualité, *ẓāhir* = patent, *bāṭin* = latent) conduit à une rigidité qui peut gêner la compréhension (« le peuple de la lettre patente » ou « de la lettre latente »...). Or, le texte arabe joue précisément sur la polysémie des racines, sur le jeu fluctuant et paradoxal de la rencontre de plusieurs notions ou connotations, sans jamais s'enfermer dans des définitions de type doctrinal.

Passons rapidement sur des questions de traduction de propositions particulières, où les remarques seraient cependant nombreuses à soulever. À « Je n'uniformiserai pas sur ma vision celui qui me succède, de sorte qu'il me trouve s'il se trouve et me perd s'il se perd », je préfère comprendre « Celui que J'établis comme mon vicaire, Je ne mets pas à la vision qu'il a de Moi une limite qui le conduirait à Me trouver s'il la trouve, et à Me perdre s'il perd (ce repère) ». P. 57, à « Autrui est tout entier une voie », je préfère la version « Tout ce qui n'est pas Dieu conduit à ce qui n'est pas Dieu ». P. 80, je traduirais *Mawqif al-fiqh wa qalb al-ʿayn* par « halte du savoir efficace et de la transmutation » plutôt que « station de l'érudition et du retournement de soi ». Enfin, p. 93, « invite-moi (*udʿu-nī*) comme m'invite la femme » se comprend mieux comme « invoque-Moi comme le ferait une femme ».

Il est certes peu utile d'épiloguer sur les difficultés de traduction que comprennent aisément tous ceux qui ont eu à travailler sur la restitution en français de ces textes de mystique musulmane ancienne. Au-delà des concepts et des expressions, le présent ouvrage véhicule un souffle, une inspiration; c'est bien sûr, sa principale fonction et son apport.

Pierre LORY
(E.P.H.E., Paris)

Abū ʿAbd al-Raḥmān SULAMĪ, *Maǧmūʿe-ye āṯār — baḫš-hāyī az Ḥaqāʾiq al-tafsīr wa rasāʾil-e dīgar* (« Œuvres réunies — Fragments des *Ḥaqāʾiq al-tafsīr* et autres opuscules »), vol. 1, sous la direction de Nasrollah Poorjavady [Pūrǧawādī], Markaz-e Našr-e Dânešgâhî, Téhéran, 1369/1990. XVI + 503 p.

À l'occasion du millénaire de la mort d'al-Sulamī (m. 412), grand soufi, traditionniste et « historien » des premiers temps de la mystique musulmane, N. Poorjavady, universitaire et

BCAI 9 (1992) Niffari: Le Livre des Stations, trad. M. Kâbbal, suivi de vers une étrangeté familière (postface) par Adonis, recensé par P. Lory
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net